INSTITUT NATIONAL DE FRANCE.

DISCOURS

PRONONCÉ

AU NOM DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES,

PAR M. ROUX,

Le jeudi 8 août 1850,

JOUR DE L'INAUGURATION

DE LA STATUE DE LARREY,

A L'HOPITAL DU VAL-DE-GRACE.

MESSIEURS,

Heureuse la nation qui, dans des temps difficiles et pendant une de ces longues tourmentes qui ébranlent les empires, et dont aucun peuple ne peut se dire complétement à l'abri, voit naître dans son sein tous les hommes supérieurs dont elle peut avoir besoin; des hommes toujours égaux à eux-mêmes, quels que soient le caractère et la gravité des événements au milieu desquels ils surgissent; et qui, si l'on n'accorde pas à tous le titre de grands, méritent du moins au plus haut dégré la reconnaissance de leur pays pour les émi-

nents services qu'ils ont rendus! Telle a été la France presque jusqu'à nos jours depuis la fin du siècle dernier. Dans quel autre temps, chez quel peuple, n'était peut-être chez nous déjà, sous Louis XIV, a-t-on vu se produire un aussi grand nombre de ces hommes nécessaires, d'illustres guerriers, d'administrateurs habiles, autant aussi de supériorités dans les arts, dans les sciences, dans les lettres?

Parmi tant de capacités et d'utiles intelligences que le génie d'un nouveau César a fait éclore, ou dont il a favorisé le développement; parmi tant d'hommes qui ont concouru de près ou de loin à l'accomplissement de ses desseins, et se sont mus dans sa sphère, il en est peu dont le nom soit plus populaire, et doive être répété aussi longtemps, que celui de l'illustre chirurgien dont l'image est sous nos yeux. Larrey a bien mérité les honneurs posthumes qui lui sont rendus en ce moment; et c'est avec une véritable satisfaction que l'Institut, auquel il a appartenu, et qui s'est honoré, lorsqu'il l'a appelé dans son sein, autant que son choix devait honorer Larrey lui-même, vient saluer le monument élevé à sa mémoire par la reconnaissance publique.

Grâces soient rendues à l'artiste célèbre dont le beau talent s'est empreint déjà sur la statue de notre Ambroise Paré; qui déjà aussi médite le nouveau caractère qu'il donnera à une nouvelle statue de Bichat; et qui a si heureusement reproduit les traits de l'homme que l'armée, la chirurgie militaire et la science ont également vénéré!

C'est bien ici que ce monument devait être placé, près de celui de Broussais, au Val-de-Grâce, principal foyer d'instruction des jeunes chirurgiens militaires; où Larrey a professé dans un temps; d'où il est parti pour suivre nos armées,

d'abord sur les plages brûlantes du Nil, puis dans toutes les parties de l'Europe, jusque sur les bords glacés de la Bérésina.

Et quel heureux moment a été choisi pour l'inauguration à laquelle nous assistons! Après quelques années écoulées depuis la mort de Larrey, la vérité, la vérité seule a dû dicter les paroles qui ont déjà été prononcées, et présidera à celles que nous devons encore entendre; il n'y a pas à craindre l'exagération des sentiments, presque inséparable de la vivacité des regrets qu'inspire la perte récente d'une grande célébrité. D'un autre côté, les temps et les circonstances qui ont fait l'illustration de Larrey ne sont pas tellement éloignés que beaucoup de ses contemporains ne lui aient survécu, et ne puissent joindre leur voix à la nôtre pour honorer la mémoire de celui qu'ils ont connu, dont ils ont pu admirer le beau caractère, et dont quelques-uns même ont partagé les travaux.

Et, sous un autre rapport aussi, quel singulier caractère la solennité qui nous rassemble n'emprunte-t-elle pas du moment où elle s'accomplit! C'est sous la première république, et durant la guerre qu'elle a eue à soutenir, que Larrey a donné les premières preuves de son savoir et de son habileté. En 93, dans cette année de si triste mémoire, où l'honneur français s'était réfugié dans les camps, c'est l'infortuné Beauharnais, général en chef de l'armée du Rhin, qui, à l'issue d'une grande bataille, signale de la manière la plus honorable les premiers élans de Larrey et les premiers services rendus par ses ambulances volantes. Plus tard, attelé pour ainsi dire au char de Napoléon, il suit le grand capitaine dans ses conquêtes comme dans ses revers : c'est sous ses yeux qu'il

donne tant d'éclat à la chirurgie des armées, et se prépare l'insigne honneur d'avoir sa place dans le testament de Sainte-Hélène. Trente ans sont écoulés depuis la mort de l'empereur; et, après cette période de temps, marquée par tant de caprices de la fortune, par tant d'étranges volontés de la Providence, un monument est élevé à la mémoire de Larrey par la France de nouveau constituée en république, et au moment où la première magistrature de l'État est confiée à un neveu de Napoléon, petit-fils du général Beauharnais. Pourquoi faut-il que le chef de l'État, celui qui tient dans ses mains peut-être les destinées de notre patrie, n'ait pu obéir aux sentiments de son cœur, et venir ajouter, par sa présence, à l'éclat et à la grandeur de cette cérémonie!

Il y a peu d'instants, je rappelais le nom du plus grand physiologiste des temps modernes, de Bichat, dont Larrey était un contemporain d'âge, dont il fut aussi l'ami et l'un des compagnons d'étude sous Desault. Pourquoi ne dirais-je pas une pensée qui s'est offerte à mon esprit? Si elle se réalisait, le même monument dont nous faisons l'inauguration occuperait plus tard une autre place, qui serait peut-être plus définitive, et j'oserais encore dire plus glorieuse, parce que Larrey y serait entouré d'autres illustrations. Bientôt, en effet, il faut l'espérer du moins, et personne ne le désire plus que moi, les vœux du Congrès médical s'accompliront; une nouvelle statue de Bichat sera exposée aux regards des générations médicales futures, là même où elles viendront puiser l'instruction. Sa place est choisie sous le péristyle de la Faculté de médecine. Il est impossible que, l'impulsion une fois donnée, d'autres grandes renommées ne soient pas consacrées

de la même manière. Oui, un temps viendra où, sous les portiques du beau monument que je viens d'indiquer, au pied de nouvelles statues, on lira les noms, si chers à la science, d'Ambroise Paré, de J. L. Petit, de Vicq-d'Azyr, de Pinel, de Laënnec, voire même de Lavoisier, de Cuvier, en un mot des hommes qui en France, à de longs intervalles, auront le plus illustré les sciences médicales. Celui qui a si bien mérité qu'on lui donnât le titre glorieux de Paré moderne, n'a-t-il pas sa place marquée dans cette sorte de Panthéon médical?

Messieurs, c'est l'Institut, c'est en particulier l'Académie des sciences, à laquelle Larrey a appartenu, où il avait retrouvé tant de ses compagnons d'Égypte, qui vient déposer au pied de ce monument les hommages de la science. Celui que l'Institut a chargé d'être son interprète éprouve quelque embarras pour remplir dignement cette honorable mission; et pourtant il l'a acceptée avec plaisir, il dirait presque avec empressement: c'était pour lui une occasion de dire tout son dévouement pour la chirurgie militaire; d'exprimer combien lui sont chers les faibles liens qui l'y rattachent, et combien il se complaît dans des souvenirs auxquels déjà s'entremêle le nom de Larrey. Il n'a point oublié que, jeune chirurgien licencié de l'armée de Sambre-et-Meuse, il a été admis ici même, dans cet établissement nouvellement reconnu comme hôpital militaire d'instruction, à en suivre les cours; qu'il y a fait ses premières études anatomiques; qu'il y a entendu les leçons de Larrey sur l'anatomie et la chirurgie, celles de Desgenettes sur la physiologie; et qu'ici encore, dans un concours que Larrey présidait, il a tenté, mais sans succès, d'obtenir une des places subalternes qu'on venait de créer,

et de rentrer dans la chirurgie militaire, qu'il venait de quitter. Y eût-il conquis un rang honorable? C'est le secret de la Providence. Mais comment satisferai-je au devoir qui m'a été imposé, et que puis-je dire sur Larrey après les paroles si bien senties qui viennent d'être prononcées?

Il appartenait à l'illustre général qui reçut à Fontainebleau, pour toute l'armée, les adieux de Napoléon, auquel est confiée la garde de son tombeau, à celui qui conduisit si souvent nos soldats à la victoire, d'être ici l'interprète de ses compagnons de périls et de gloire, et d'exprimer les sentiments de l'armée pour la mémoire de Larrey. Nulle voix ne pouvait avoir plus d'autorité pour rappeler le zèle et le dévouement sans bornes dont, durant sa longue carrière, Larrey s'est montré animé partout où il lui a été donné de suivre nos phalanges guerrières, soit au milieu de leurs si éclatants triomphes, soit dans les circonstances où elles ont été trahies par la fortune; pour dire par quelles rares qualités il s'était rendu l'idole du soldat; combien de vies précieuses il a conservées, souvent même sur les champs de bataille en exposant la sienne; et comment on a pu dire de lui qu'il était le héros de l'humanité suivant partout le génie de la guerre, et sachant proportionner ses ressources et ses moyens à la grandeur des désastres dans les combats les plus meurtriers.

Pareillement il appartenait à l'un des chefs actuels de la chirurgie de nos armées, à celui qui remplace si dignement Larrey au conseil de santé, et qui a été un de ses collaborateurs les plus actifs et les plus intelligents, de mettre encore une fois en lumière les principales circonstances d'une vie qui a été si souvent racontée, d'une vie si pleine d'événe-

ments, si accidentée, si bien connue de nous tous, et d'en suivre les principaux méandres depuis le moment où Larrey entre dans la carrière comme jeune chirurgien de marine, jusqu'au jour où, après avoir occupé les postes les plus élevés dans la chirurgie militaire proprement dite, et y avoir rendu les éminents services qui ont fait inscrire son nom sur les colonnes du monument élevé à la gloire de nos armées, et où, fatigué d'un trop long repos qui convenait pourtant à son âge, il a voulu couronner sa vie en allant affronter le ciel brûlant de l'Algérie pour y visiter notre jeune armée d'Afrique et de jeunes collègues dont beaucoup avaient été formés à son école : dernier acte de dévouement, funeste voyage dans lequel Larrey a puisé le germe d'une mort qui pouvait se faire attendre encore longtemps. Nul plus que M. Bégin ne pouvait retracer aussi bien tout ce qu'avait de particulier et d'utile, en même temps que de beau, de hardi, et souvent d'imprévu, la pratique chirurgicale de Larrey, soit dans les hôpitaux, soit, et plus encore, sur un champ de bataille. Placé près de lui dans tant de circonstances graves, il a pu profiter lui-même de la fécondité de ses ressources, il a pu suivre les heureux perfectionnements que Larrey a apportés dans le traitement des lésions traumatiques, et surtout dans celui des blessures par armes à feu, et la révolution opérée dans la chirurgie militaire par la création des ambulances volantes.

Par cette seule création, qui permet d'enlever des blessés sous le feu de l'ennemi, et de réparer immédiatement les plus graves résultats de cet art funeste de la guerre, Larray a conquis à la chirurgie militaire une place d'honneur sur les champs de bataille. Par cette seule création, il au-

rait pris un rang des plus distingués dans cette longue suite d'hommes dont s'honore la chirurgie militaire de notre nation. Je puis le dire sans avoir la crainte d'être accusé de l'orgueil de corps; je le serais tout au plus d'un peu d'excès d'amour-propre national: combien la France a été de tout temps heureusement partagée sous ce rapport! Dans quel autre pays a-t-on vu éclore et briller un aussi grand nombre de chirurgiens militaires du premier ordre? Oui, la Prusse a eu, sous le grand Frédéric, son Bilguer; oui, les dernières guerres ont produit à l'étranger les Grœfe, les Guthrie; mais depuis Ambroise Paré, qui a si glorieusement conquis le titre de restaurateur de la chirurgie française, depuis cet homme de génie qui apporta une si heureuse réforme dans le traitement des plaies d'arquebusade, qui, par la confiance qu'il inspirait et le prestige attaché à son nom, ranima le courage du soldat au siége de Metz, que d'hommes en France ont appartenu à la chirurgie militaire et s'y sont préparés à briller dans la chirurgie civile, ou bien y ont consacré d'une manière éclatante leur vie tout entière. Et pourquoi n'évoquerions-nous pas ici, pour des temps déjà un peu reculés, les noms de Ledran, de J. L. Petit, de Ravaton, de Louis, de Morand, de Lapeyronie, de Lamartinière; et pour des temps plus rapprochés de nous, ceux de Thomassin, de Noël, de Saucerotte, de Sabatier, de Percy? Quelques-uns ont mérité, par leurs travaux, d'être appelés dans le sein de l'ancienne Académie des sciences, comme de notre temps, et parmi les chirurgiens militaires les plus modernes, Larrey a été membre de l'Institut, comme l'avait été avant lui Percy; Percy, cette autre intelligence d'élite, l'auteur de la pyrotechnie chirurgicale et de tant d'au-

tres travaux importants; cet homme si remarquable par l'étendue et l'infinie variété de ses connaissances; que l'ancienne Académie de chirurgie, dans les dernières années de son existence, avait couronné tant de fois; auquel elle aurait peut-être interdit le combat en répétant pour lui l'*usque quò* de Lecat; Percy, qui a tant contribué aussi à l'avancement de la chirurgie des armées, et qui, par les services qu'il a rendus, aurait bien mérité pareillement qu'on élevât à sa mémoire un monument durable.

Mais Larrey, né chirurgien, et chirurgien militaire, comme d'autres naissent poëtes ou orateurs, ainsi que l'a dit un des hommes qui ont parlé sur sa tombe, ne fut pas seulement un chirurgien militaire dans l'acception commune du mot, et le chirurgien militaire le plus parfait des temps modernes; il ne fut pas seulement l'homme de l'art actif, entreprenant, suffisant à tout, ne tenant compte aucun ni de la fatigue ni des dangers, ingénieux et fécond en ressources dans les circonstances les plus extraordinaires et les plus imprévues, imprimant à tous ceux qui l'entouraient et qui étaient chargés de le seconder l'activité et l'abnégation de soi-même, consolant comme un ami, comme un père les victimes de la fureur des combats, prodiguant ses soins aux soldats ennemis comme à ses frères d'armes, remplissant enfin, au dire de ceux qui l'ont connu particulièrement, qui ont pu l'observer dans ses nombreuses campagnes, remplissant, dis-je, avec un zèle qui n'avait d'égal que son désintéressement, une des plus saintes missions que l'homme ait pu s'attribuer. Et tel il s'était montré, animé du feu de la jeunesse, dans les premières batailles auxquelles il assista, tel on le vit partout où nos armées ont porté

leurs pas, en Italie, en Espagne, en Égypte, en Allemagne, en Russie, en France même dans des jours néfastes pour notre malheureuse patrie, et jusqu'aux tristes champs de Waterloo. Mais Larrey avait été doué par la nature d'une trop grande intelligence, il avait une trop grande activité d'esprit pour ne pas penser à faire profiter la science du fruit de ses observations. Que de choses il a pu voir dans ses pérégrinations si nombreuses, si extraordinaires à tous égards, si hors de toute comparaison! Il aurait manqué à sa mission, et ses contemporains, comme ceux qui lui succéderont, auraient peut-être moins honoré sa mémoire, s'il n'avait pas eu la pensée de ses travaux scientifiques.

Heureusement donc un grand amour du travail, et les années de paix qui ont suivi la chute de l'Empire, lui ont permis de faire l'histoire de ses campagnes. Qui ne la connaît? et qu'est-il besoin de rappeler tout l'intérêt qu'elle présente? C'est tout un code de chirurgie militaire, ou plutôt c'est la chirurgie presque tout entière renfermée dans un cadre historique. Des considérations, des vues, des études sur certains objets qui concernent plus particulièrement la médecine proprement dite y ont même trouvé place, telles que ses observations sur la peste, sur la fièvre jaune, sur la plique polonaise, sur les fièvres épidémiques des armées, etc.; comme si rien n'avait pu passer sous les yeux de Larrey, au milieu de ses courses rapides et de ses plus pressantes occupations, sans qu'il y arrêtât sa pensée. C'est un vaste recueil de faits qui auront à jamais une grande valeur, quand même les doctrines auxquelles ils servent de base, ou qui les accompagnent, ne seraient pas acceptées généralement; car, on

peut bien le dire sans que cela porte la moindre atteinte à la renommée de Larrey, il a eu ses erreurs, des vues exagérées, des préventions, des oppositions mal fondées. A quel homme supérieur, dans quelque genre que ce soit, ne peut-on pas avoir à en reprocher? On ne remarque pas celles des hommes médiocres. Il a abusé de la cautérisation par le feu. Il a rejeté sans motifs raisonnables la réunion immédiate des grandes plaies, méthode dont les si nombreuses et si belles applications impriment à la chirurgie de ce siècle un caractère si remarquable. Il fut froid et indifférent à l'endroit des résections d'os, soit hors des articulations, soit dans les jointures, comme moyen de suppléer à l'amputation des membres et de diminuer le nombre de mutilations de cette sorte; l'une des plus belles et des plus heureuses inspirations de la chirurgie moderne, etc., etc.

Mais, et toujours pour ne parler que de ce qui a trait à des points de pratique et de doctrine chirurgicale, on appréciera dans tous les temps ses vues sur le débridement dans les plaies d'armes à feu ; sa doctrine sur les avantages des amputations immédiates ou primitives dans les grands délabrements des membres; sa méthode de traitement des fractures par les appareils inamovibles ; ses observations sur des cas rares de varices anévrismales ; ses études sur la congélation, ou sur ce qu'il conviendrait peut-être mieux d'appeler les gelures, etc. On prisera les succès qu'il a obtenus le premier de l'extirpation de la cuisse; ses tentatives pour perfectionner l'amputation du bras dans l'article, mais bien plus la constatation faite par lui d'un fait remarquable, c'est qu'au contraire de l'extirpation de la cuisse, l'une des opérations les plus meurtrières de la chirurgie, l'extirpation du bras n'a

pas notablement plus de gravité que l'amputation de ce membre pratiquée dans sa continuité, etc.

On ne sait pas assez généralement qu'à ses débuts, immédiatement avant la destruction de l'ancienne Académie de chirurgie, Larrey fut sur le point de rivaliser avec Percy pour les couronnes que décernait cette ancienne compagnie, si justement célèbre. Elle avait proposé pour sujet d'un prix dans un concours qui fut comme non avenu par le malheur des temps, la meilleure forme à donner aux aiguilles : Larrey est descendu dans la lice, où il rencontra Lombard, Boyer et quelques autres, qui tous se rencontrèrent aussi pour faire subir aux instruments de ce genre de semblables modifications, dont le temps a démontré l'utilité.

On ne saurait trop le dire; la noblesse du caractère, la pureté des sentiments du cœur, impriment au talent, au génie même plus d'élévation, plus de grandeur : les belles qualités de l'âme rendent l'un et l'autre plus vrais et plus dignes de nos hommages. A cet égard, rien n'obscurcit l'imposante physionomie de Larrey; elle est sans tache; toutes les actions de la vie de ce grand chirurgien dénotent les plus nobles sentiments. Pleine et entière justice lui a été rendue par ses contemporains. Mais aux yeux de l'histoire et pour la postérité, quel témoignage peut valoir celui qui est inscrit dans le testament de Napoléon : « Larrey, c'est le plus vertueux et le plus honnête homme que j'aie connu ; » éloge sublime. C'est dans les mêmes termes exactement que l'empereur Marc-Aurèle s'est exprimé sur Galien, qu'il avait honoré de son amitié; c'est le même témoignage qui fut adressé directement par Louis XIV à Lamoignon, pour le contraindre à accepter la place de premier président du parlement de

Paris. Combien peu d'hommes ont acquis de justes droits à de tels éloges! Qu'il est glorieux de les recevoir de souverains tels que Marc-Aurèle, Louis XIV, Napoléon; dût-on ne considérer les souverains que comme les dépositaires de la puissance publique et les dispensateurs de la louange et des honneurs mérités!

Quelques mots encore, Messieurs, et permettez que je les adresse particulièrement aux jeunes adeptes de la science, sur lesquels il ne se peut pas que la solennité dont ils sont témoins ne fasse pas une vive impression; à ceux surtout qui, se destinant à la chirurgie des armées, y font les premiers pas. D'après ce que j'ai dit précédemment, ils savent d'où vient l'affection si vive et si sincère que je porte à la médecine et à la chirurgie militaires : ils comprennent les vœux que je forme pour que l'éclat s'en perpétue en France. Il dépend de vous, jeunes officiers de santé des armées, que de tels vœux se réalisent, qu'un tel avenir s'accomplisse, et que de vos rangs sortent des hommes qui rivalisent avec les principaux d'entre vos devanciers. Qu'aucun de vous, toutefois, ne songe à devenir un nouveau Percy ou un nouveau Larrey : ce sont des hommes hors ligne, à chacun desquels il a fallu, et les éminentes facultés de l'homme lui-même, et les circonstances extraordinaires, pour ne pas dire fabuleuses, au milieu desquelles ils ont vécu. Mais après eux, combien de chirurgiens militaires qui vivent encore se sont acquis une renommée qui fait envie, et peuvent être pris pour modèles! Cherchez à imiter dans leur dévouement, dans leur activité, dans leur tendresse paternelle pour le soldat, et dans leur amour pour les progrès de l'art qu'ils pratiquent, les Willaume, les Gama, les Guyon, les Pasquier, les Gimelle, les Alquié, les Bégin, et l'honorable

chef de l'établissement où nous sommes réunis, M. Baudens, dont la voix va bientôt se faire entendre. Et quel plus bel exemple encore à suivre que celui de l'héritier du nom de Larrey, nom qu'il porte si dignement, modèle de piété filiale, âme pure, esprit droit, dont les travaux déjà nombreux et marqués au coin du vrai savoir viennent d'être si bien récompensés par son admission à l'Académie de médecine ; qui déjà s'est distingué comme chirurgien militaire au siége d'Anvers ; et qui, fort de ses propres moyens, et entouré qu'il serait d'ailleurs de l'auréole attachée au nom de son père, ne se distinguerait pas moins, s'il advenait, ce qu'à Dieu ne plaise, que la France eût encore à se montrer sur de grands champs de bataille !

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.